

Notes de tactique à l'usage des futurs capitaines [suite]

Autor(en): **Léderrey, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **82 (1937)**

Heft 12

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-341816>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Notes de tactique¹

à l'usage des futurs capitaines

par le

Colonel E. LÉDERREY

Instructeur d'arrondissement de la 1^{re} division.

(Suite.)

32. Considérations sur l'attaque.

A. ENGAGEMENT DE DEUX ADVERSAIRES EN MOUVEMENT.

Dès le début de la grande guerre, les *combats de rencontre* se déroulèrent rarement dans la forme classique : deux avg., axées exactement l'une contre l'autre, s'ouvrant, à la prise de contact, comme des parapluies opposés par la pointe. Plus fréquemment, des axes de marche entre-croisés ont amené une avg., sous un angle plus ou moins grand, contre le flanc du gros de l'ennemi.

De nos jours, l'aviation renseigne mieux et plus vite qu'en 1914. Elle oppose son veto aux longues colonnes et oblige leurs fractions à utiliser des cheminements parallèles. On en peut déduire que l'avenir verra la prise de contact d'adversaires en mouvement s'effectuer par des avg. déjà fortement fractionnées.

Les lignes de protection mouvantes ainsi formées tendront à « s'interpénétrer », tandis que se préparera l'attaque.

¹ Lire la première partie de cette étude dans nos livraisons d'octobre et novembre 1937. (Réd.)

L'attaque ou la contre-attaque lancée sur le flanc d'un adversaire doit, pour réussir, allier le secret à la rapidité. Si l'exploration adverse est active, le secret sera difficile à garder et la surprise espérée risque de changer de camp. La rapidité n'exclura donc pas une sérieuse protection des flancs de l'attaque.

D'autre part, la puissance du feu est devenue telle; qu'une bonne inf., même surprise, se reprendra rapidement, arrêtera l'assaillant et le mettra lui-même à la merci d'une action contre son flanc : qui tourne peut être tourné. A moins que l'assaillant ne dispose d'une supériorité de moyens marquée, il ne faut donc pas s'attendre, même si la surprise réussit, à ce que son succès soit considérable. Ne pas pouvoir l'exploiter ou, ce qui revient au même, renoncer à le faire, mettrait l'assaillant dans une situation critique.

Si l'assaillant n'a l'intention que d'asséner un *coup de bouloir* pour disparaître têt après, son feu seul interviendra. Même dans ce cas (rentrant plutôt dans le cadre de la guérilla), ni la surprise, ni le décrochage, ni surtout l'organisation d'un feu massif et précis, quoique bref, ne seront choses faciles. De petits détachements, sélectionnés parmi les troupes de couverture-frontière, trouveront peut-être, grâce à la connaissance approfondie de leur région, l'occasion d'utiliser ce procédé. Mais pour l'appliquer dans un cadre plus vaste, il exige des troupes particulièrement mobiles et spécialement entraînées.

B. RÔLE DES APPUIS DE FEU EN CAS DE RENCONTRE.

L'approche a flairé, la prise de contact a tâté, l'attaque va mordre de toutes ses dents (les appuis de feu), pour permettre aux sct. de fusiliers d'arriver à portée d'assaut. Pastichant un pseudo-axiome de la grande guerre, on pourrait dire avec plus de raison : « **les appuis de feu attaquent, les sections de fusiliers occupent et gardent le terrain conquis.** »

Le redoutable problème du ravitaillement en munitions ¹ se poserait moins impérieusement, si les différentes armes pouvaient intervenir dans l'ordre de leur portée : art., mitr., Lm., Fm.T., Fm., mousqueton. Or c'est l'inverse qui se produit. Ainsi, les armes qui seront le plus longtemps au feu et les plus difficiles à ravitailler sont précisément celles qui, en vue de l'assaut, devraient avoir leur plein de munitions et risquent d'en être dépourvues. A moins que...

A moins que, dans le cadre de la cp. surtout, chacun soit bien pénétré de l'idée de **ne tirer que contraint et seulement jusqu'au moment où l'appui de feu du supérieur l'aura relevé de cette obligation**. Le succès de l'assaut, aboutissement indispensable de l'attaque, est à ce prix.

Autre notion capitale : il faut frapper à poing fermé et non avec les doigts écartés. A cet effet, les armes attribuées directement à un chef n'en doivent former qu'une, la sienne. C'est toutes trajectoires réunies qu'il va aider ses subordonnés, tantôt ci, tantôt là, réalisant ainsi **la concentration des feux**, et finalement marquer son effort principal ².

La rapidité qui paralyse l'adversaire, coupe son souffle, est un facteur de succès. Mais c'est la *rapidité d'intervention des appuis de feu* qui conditionne celle des jambes, comme c'est le *souci de collaboration judicieuse et constante* des appuis qui détermine la portée du mouvement.

C. MOUVEMENT ET MANŒUVRE DANS LE CADRE DE LA COMPAGNIE.

La *sct. fus.* « occupe », en d'autres termes, toute son attention est tendue, à l'effet d'exploiter la neutralisation

¹ Dans la *sct.*, le sergent devrait être chargé d'assurer ce ravitaillement auprès du P.C. cp., dès que la moitié des munitions est consommée. A la cp., le sgt.-major pourrait servir de trait d'union avec le bat.

² L'apprentissage de ces concentrations nécessite une étude très poussée du terrain et des objectifs probables, lesquels, numérotés sur un croquis, pour faciliter leur désignation (ou celle d'autres objectifs), seront encore pourvus d'un chiffre de hausse (déterminé par évaluation, télémètre ou tir de réglage). Des signes convenus sont indispensables.

du feu ennemi et les ressources du terrain pour avancer. Elle ne tire — on ne saurait mieux dire — qu'à son corps défendant.

Les trois groupes, répartis dans un ordre quelconque, sur le front et en profondeur, progressent ensemble ou alternativement, selon leur mission, les réactions de l'ennemi et les ordres du *lieutenant*, qui *doit rester maître de leurs mouvements et de leur feu*.

Le chef *sect.* n'ordonne que des mouvements simples, devant être compris à demi-mot, pour bondir, assurer ses flancs, secourir un voisin ou déborder un adversaire.

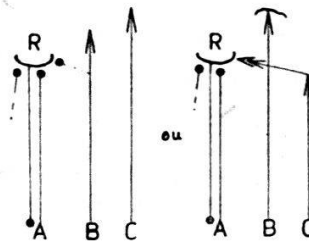
La *compagnie*, grâce à son front plus étendu (l'espace battu par son feu peut être double du front effectif) est apte à rechercher les couloirs d'infiltration. A cet effet, elle doit être rompue à la *manœuvre par débordement*. Théoriquement celle-ci est simple¹ :

« A, arrêté par une résistance R, fixe à son tour cet ennemi, sur lequel, d'autre part, on concentre des feux ; B, qui progressait parallèlement, déborde la résistance et peut au besoin tirer sur R (convergence du feu).

» C peut déborder B, ce qui permettra peut-être de reprendre A en réserve ou alors (si l'on n'a pas reçu l'ordre de laisser à l'échelon qui suit

la mission d'enlever R), l'attaque de R par le flanc se fait par C, sous le couvert de B.

» Si A, B et C sont arrêtés par le feu ennemi, la manœuvre a échoué ; il ne reste plus qu'à se cramponner au sol, à l'aide des outils, à appuyer de son feu les voisins et à provoquer l'intervention du supérieur. Cet appel, il faut y insister, ne doit pas revêtir la forme d'une demande de secours *in extremis*, car l'intervention exige des préparatifs souvent longs que, seul, un supérieur *constamment tenu au courant* pourra raccourcir.



¹ Extraits de la brochure : « Le gr. fus. interchangeable et la *sect.* fus. au combat ».

» Si l'on songe que toute *résistance ennemie* est un hameçon auquel l'adversaire **désire** voir mordre (puisqu'il constate par l'arrêt du 1^{er} échelon assaillant que son feu est efficace), on ne saurait lui être plus agréable, ni commettre une plus grande faute, que de converger sur l'hameçon.

» Le meilleur moyen de dégager un voisin et — ce qui n'est pas négligeable — de le couvrir sur son flanc, ne consiste donc pas à venir se coller à lui, mais à attaquer **ailleurs** (pour ne pas être arrêté par le même feu), *droit devant soi*, quitte à lui fournir, si besoin est et si possibilité il y a, un appui de feu convergent. Ultérieurement le voisin cherchera à rendre le même service.

» Une autre raison, d'ordre psychologique, incite encore à déborder, nous dit le Lt.-colonel de Tscharnier :

» A la guerre, la simple apparition de quelques ennemis sur un flanc a une répercussion très démoralisante. Menacée de débordement une troupe s'affole ; si elle n'est pas remarquablement solide et bien encadrée, elle lâche pied dès qu'elle se sent tournée ».

33. Moyens de conserver l'influence du cdt. cp.

Au cours de l'approche, le cdt. cp., soucieux de s'orienter rapidement, est en tête, derrière la sct. de découverte, au chef de laquelle, en cas de rencontre, il donne une mission et communique le plan d'ensemble.

— S'il y a lieu, il aura fait avancer l'*appui de feu* par échelon, de position de surveillance en position de *surveillance*.

— En liaison étroite avec les autres chefs de sct., il les engage, le plus souvent successivement, ce qui nécessite des *ordres particuliers, donnés sur un point d'où l'intéressé* ou (moins indiqué) son agent de liaison *voit le terrain d'action*.

— Pour éviter le mélange des sct. ou des vides dangereux dans le dispositif, il ordonne des *axes d'attaque parallèles*, limités par une base et un objectif. Il ne peut

ordonner une attaque convergente (exceptionnellement) que s'il a pris des mesures pour protéger le flanc exposé ¹.

— Pour mieux coordonner la progression, il fixe au besoin des *transversales*, mais il prend garde, ce faisant, de ne pas freiner l'attaque.

Au cours de l'attaque, les éléments *engagés*, accaparés par l'ennemi, ne sont plus disponibles. Pour mettre en œuvre les seuls moyens d'intervention qui lui restent, l'appui de feu et la réserve, le cdt. cp. doit :

— être tenu au courant et se renseigner ;

— se tenir à proximité de l'*appui de feu* (Fm.T., mitr.), ce qui lui permettra de mieux secourir ou pousser les *sect.* engagées ; faire *reconnaître* à temps la *nouvelle position de feu* et les cheminement pour s'y rendre ;

— garder une liaison étroite avec la *réserve*, dont le chef sera constamment orienté et *mentalement prêt* à intervenir ;

— veiller à maintenir l'*échelonnement* de son dispositif ;

— ne pas hésiter à engager sa réserve, mais chercher à s'en constituer une nouvelle : reprendre d'une main ce qu'il donne de l'autre.

34. L'assaut.

A la guerre, l'assaut est la phase la plus critique de l'attaque. En terrain horizontal, à partir de 200 m. environ de l'objectif, l'assaillant est privé des appuis de feux les plus puissants (art., mitr., Lm.), dans la mesure où il n'a pas réussi à leur procurer des possibilités de flanquement et à moins qu'il ne dispose d'engins blindés. Il est à découvert, le défenseur reste terré. Dans ces conditions, progresser jusqu'à la base d'assaut (30 à 40 m. de l'adversaire) n'est

¹ A tous les échelons, il faut lutter contre la manie de converger autrement que par le feu. Tout mouvement oblique étant rigoureusement interdit, sous la simple menace du feu ennemi, on profite des couverts pour se déplacer latéralement. Vue d'en haut, la progression s'inscrit sur le sol par l'alternance de traces parallèles à l'axe d'attaque et de traces latérales les reliant presque à angle droit, à la faveur d'un masque.

possible que si le défenseur a été fortement démoralisé, non seulement par le bruit, mais par de lourdes pertes. Les chefs de sct. ne pourront guère intervenir par des ordres : ils agiront par l'exemple, en se mettant à la tête de fractions.

Pour éviter le désordre et permettre aux initiatives de jouer, au cours des dernières dizaines de m. (où le *jet des grenades*, le *tir du Fm.* et l'*abordage à la baïonnette doivent se conjuguer*), l'assaut demande à être exercé soigneusement ¹, ainsi que la phase qui le suivra immédiatement en *cas de succès* (réorganisation rapide — occupation de la position — poursuite par le feu — maintien du contact) ou d'*insuccès* (recul éventuel pour permettre la reprise d'un pilonnage par l'artillerie — s'incruster dans le sol).

Le *défenseur*, au cours de l'attaque et surtout pendant le pilonnage par l'artillerie adverse, qui ne manquera pas de préparer l'assaut, doit garder à *l'abri* quelques armes automatiques de remplacement et tout le personnel non indispensable en 1^{re} ligne ².

Celui-ci sera posté de façon à pouvoir, sans perte de temps, occuper la position à l'appel des guetteurs.

Parfois le défenseur sera assailli par des chars, accompagnés ou suivis de fantassins. Il tirera tant qu'il pourra contre ces derniers, puis s'abritera ou fera le mort, jusqu'au moment favorable pour attaquer le char à la grenade.

35. Poursuite.

Prolongement de l'attaque, la poursuite met à dure épreuve l'endurance de l'assaillant, mais elle est indispensable pour empêcher l'ennemi (encore plus éprouvé que lui !)

¹ En temps de paix, l'assaut est trop souvent considéré comme une course au clocher. L'organisation fait défaut, tant au départ qu'à l'arrivée sur l'objectif où l'effort, au lieu de se prolonger, cesse pour faire place à des palabres d'hommes debout. Les chefs de section doivent réagir, faute de quoi, à la guerre, tout le profit de l'attaque risque de leur échapper.

² Contrairement à ce qui se fait en temps de paix où le désir de montrer sa force, par beaucoup de bruit, incite à entasser tous les moyens sur la 1^{re} ligne.

de reprendre pied. Une victoire n'est complète, que si la retraite de l'ennemi peut être transformée en déroute.

La *poursuite frontale* vise à garder le contact, à bousculer les échelons ennemis qui tiennent tête et à harceler par le feu ceux qui cherchent à se replier. La *poursuite latérale* est le fait de troupes mobiles, cherchant à prendre l'ennemi à dos ou à revers.

CHAPITRE VII

La défense

36. Les facteurs déterminants : le feu, le terrain.

A. IMPORTANCE PRIMORDIALE DU FEU.

C'est *le feu* qui arrête l'ennemi (réseau d'arrêt) ou le ralentit (zone de harcèlement). L'*obstacle* en décuple la valeur.

B. LE RÉSEAU D'ARRÊT.

Ce réseau — bande de terrain, sur laquelle convergent les projectiles destinés à arrêter l'ennemi (zone des cadavres) — s'étire devant la position dont on veut interdire l'accès et en épouse en quelque sorte le tracé. Lorsque l'*art.* y participe, il faut qu'elle laisse une marge de sécurité suffisante (en terrain plat, de 200 m. et plus, suivant le calibre), pour ne pas mettre les occupants en danger. Le réseau doit tendre à être imperméable sur toute sa longueur. Son efficacité résulte de sa largeur (juxtaposition des feux) ou, si le terrain le coince, de sa densité (superposition des feux) ; elle dure tant que l'ennemi est dans l'impossibilité de repérer et de tarir les sources de feu qui

l'alimentent, d'où nécessité de choisir, d'occuper et de masquer judicieusement leur emplacement.

C. EMBLEMES DES SOURCES DE FEU.

Si les points d'arrivée des trajectoires se suivent sans solution de continuité sur le réseau d'arrêt, il n'en va pas de même de leurs points de départ. La forme et la couverture du sol, comme aussi la nécessité d'organiser le commandement s'opposent à ce que les armes soient éparpillées sur toute la position. On s'efforce de les grouper en *points d'appui* (de *sct.* ou de *cp.*) qui jalonnent la position et, par le croisement de leurs feux, se flanquent mutuellement; *de jour*, on parvient ainsi, souvent, à tisser le réseau d'arrêt, avec le seul concours des armes automatiques.

Les points d'appui sont reliés par des *nids* (d'armes automatiques), placés dans des *zones intermédiaires*, dont l'importance apparaît surtout *de nuit*, par le *brouillard* ou lorsque l'adversaire émet des *nuées artificielles*. Les sources de feu, rendues aveugles, ne peuvent alors déclencher que des *tirs repérés* et risquent de ne pas intervenir au moment opportun. On pare à ce danger, par des nids de fusiliers, collés aux obstacles (et faisant fonction de *déclencheurs de feu*) ou jalonnant les intervalles privés de feux efficaces.

D. IMPORTANCE DE L'AMÉNAGEMENT DU TERRAIN.

L'outil est une arme contre le sol, qu'il permet d'aménager, aux fins de prolonger la résistance.

« Une bonne infanterie incrustée au sol est à peu près indéracinable et indestructible... La meilleure infanterie qui n'adhère pas au terrain est décimée et balayée par le feu... » (Commandant Delmas).

« L'arme automatique, associée à la tranchée et au barbelé, s'est révélée un moyen de défense particulièrement efficace... Pour en venir à bout, il faut plusieurs mitrailleuses, de l'artillerie, des chars, des avions... »¹.

¹ Paroles prononcées par M. le maréchal Pétain, après les manœuvres de la 1. div. en septembre 1937.

37. Profondeur de la position de résistance.

A. VERS L'ARRIÈRE.

Si étanche que soit conçu et réalisé un réseau de feu, l'ennemi, à la longue, y ouvrira des *brèches*, en neutralisant ou en détruisant les sources de feu. Une partie des réserves sera destinée à *remplacer* ces armes qui, d'autre part, devront posséder des *positions de rechange*.

Mais les *compagnies* ont encore d'autres obligations. Elles doivent aussi (S.C. 285) :

— en *incurvant les ailes* des nids et des points d'appui ou en *échelonnant des réserves débordantes* ou encore par des boyaux formant *bretelles* (v. chiffre 43, lettre B), empêcher l'ennemi :

d'élargir les brèches et
d'agir à revers ;

— en *barrant les points d'irruption probable*, par des réseaux de feu partiels, établis en 2^e échelon, arrêter la progression de l'assaillant ;

— par des *contre-assauts* de leurs réserves, empêcher l'ennemi d'utiliser certains points offrant des vues sur le dispositif de défense, comme aussi de garder, après s'en être emparé, des observatoires indispensables à l'artillerie ou au commandement de la position.

En d'autres termes, la position a besoin d'une certaine profondeur, rendue encore plus nécessaire par la menace des chars blindés. Cette profondeur sera encore accrue par les *réserves de bat.* et de *Rgt.* (S.C. 286), chargées de *couvrir l'artillerie*, d'assurer la *soudure* entre deux secteurs et d'une façon générale, en 2^e ligne, d'organiser des points d'appui.

En principe les réserves ne restent jamais inactives. On leur assigne, outre leur poste de combat, plusieurs emplacements qu'elles devront aménager selon un code d'urgence.

B. VERS L'AVANT.

La position est prolongée vers l'avant, de façon à gagner du temps et à tromper l'ennemi.

Les *cp. de 1^{er} échelon* poussent des **postes avancés** (S.C. 285), protégés, *de jour*, par une partie de leurs feux, pour *empêcher l'ennemi de reconnaître le front d'arrêt* — autrement dit le tracé de la position principale occupée. *De nuit*, ces postes — qui font partie intégrante du front d'arrêt — sont *renforcés* et complétés par des *postes d'écoute*, voire par des *patrouilles* très actives.

A l'effet de gagner du temps pour organiser la position principale, on dispose de deux procédés (S.C. 272) :

S'agit-il de *gagner plusieurs jours*, on organise une **position avancée**, suffisamment loin pour qu'elle contraigne *l'art. ennemie*, et tout spécialement ses observatoires, à changer de dispositif pour attaquer la position principale. Cette position avancée, surtout en montagne, pourra être transformée en position principale (S.C. 273). Son aspect est celui d'un *large front* d'armes automatiques, sans autre profondeur qu'une couverture par des postes de fus., de cyc. ou de drag.

S'agit-il d'*exercer une action retardatrice de courte durée* (S.C. 274), des armes automatiques, en faible quantité, sont *échelonnées* pour tirer à grande distance. Leur rôle consiste alternativement à surprendre et à disparaître pour recommencer ailleurs. On parle alors d'**avant-postes** fournis, suivant leur éloignement de la position principale, par les commandant Rgt., bat., voire *cp.*, de 1^{er} échelon ¹.

Dans ces deux cas, de *l'artillerie* est attribuée pour accentuer la tromperie.

Des éléments destinés à se retirer doivent — condition essentielle — disposer de cheminements couverts pour quitter leur position de feu.

¹ Ne confondre ni avec les *postes avancés*, ni avec les *avp. de stationnement*.

38. Questions de terminologie.

Plusieurs termes prennent une signification différente suivant l'échelon auquel ils sont employés. D'autres prêtent à confusion. Il faut éviter de s'en servir.

« *Tenir* » est incomplet. Les cadres subalternes doivent savoir :

— de façon précise, en longueur et en largeur, où *interdire*, soit où placer leur feu d'arrêt ;

— approximativement quelle portion de terrain ils doivent *occuper*.

« Interdire » et « occuper » impliquent tous deux l'idée de « tenir sans idée de recul ». On n'abandonne une position que sur un ordre écrit ou sur l'ordre direct d'un chef qualifié.

« *Front d'arrêt* » ne signifie rien pour les gradés subalternes. Ils ne doivent connaître que la *position occupée* et le *réseau de feu d'arrêt* ou *réseau d'arrêt*.

Les « *points d'appui* » sont, pour le cdt. div. (S.C. 281), les points importants qui jalonnent le front d'arrêt tracé par lui. Il les désigne à priori, en même temps que ce dernier. Inversement, le cdt. cp. n'organise qu'à posteriori ses points d'appui, après avoir établi son réseau de feu. Pour lui, ce terme exprime une « organisation du commandement » ; il ne suffit à désigner ni un point fort, ni l'endroit où il compte porter l'*accent de sa défense* (S.C. 280, al. 5).

Cet endroit, il s'agit moins, pour le cdt. cp. de le faire connaître, que de l'organiser effectivement par juxtaposition ou superposition des feux, éventuellement par des contre-assauts, des bretelles ou des réseaux d'arrêt partiels en 2^e échelon.

39. Reconnaissance et organisation d'une position défensive.

A. LORSQU'ON DISPOSE DU TEMPS VOULU.

Le cdt. cp. doit :

— voir la position en se plaçant en face, du côté de l'ennemi ; cela permet de déterminer les points forts et les points faibles, ainsi que de préciser les endroits où se rendre pour les reconnaître en détail (voir 6 A) ;

— accompagner le cdt. bat., le cdt. cp. mitr. et le cdt. cp. E-M. dans leur reconnaissance — noter les feux d'art., de mitr. et armes ld. dont il bénéficiera et — les armes qui seront placées dans le secteur de sa cp., mais au bénéfice des voisins ;

— parcourir à nouveau le secteur avec les chefs de sct. (si possible avec le chef sct. mitr. attribuée) — placer les Fm., à cet effet *se coucher* pour déterminer l'espace battu par leur trajectoire — limiter la zone d'occupation de chaque chef de sct., autrement dit organiser le point ou les points d'appui, ainsi que les zones intermédiaires — ordonner à chacun d'eux sa zone d'interdiction et les travaux à entreprendre (nature, emplacement, temps disponible, grands outils et moyens matériels) ;

— organiser les postes avancés — placer les réserves — dicter les attitudes — ordonner les mesures de sécurité terrestre et contre-avions ;

— organiser la liaison (en croix fédérale), les transmissions et les dépôts — le repos — le ravitaillement et les évacuations ;

— revoir le dispositif en vue de la nuit.

Lors de la *revision du secteur*, le cdt. cp. s'assure que chaque arme automatique dispose d'un croquis-consigne de tir contenant : la portion de terrain à interdire — la

hausse et — des indications sur l'ouverture du feu (comment le moment en sera-t-il fixé ?)

B. OCCUPATION URGENTE D'UNE POSITION.

Le cdt. cp. qui n'a pas la possibilité de reconnaître :

— lance ses sections sur les points paraissant importants et charge leur chef :

de se couvrir immédiatement par des éléments avancés, vers tels points,

d'arrêter l'ennemi dans tel secteur, généralement frontal,

d'étudier le flanquement des sections voisines ;

— laisse une section de réserve chargée, en 2^e échelon, de barrer la voie d'accès principale (év. avec can. inf.) ;

— s'il dispose de mitr., leur donne provisoirement une mission de harcèlement lointain ; peut en charger ses Fm.T., à moins qu'il ne soit plus indiqué de leur confier la DCA. ;

— se porte sur le point d'où il pense pouvoir au mieux reconnaître son secteur ;

— passe d'une section à l'autre pour mettre au point le dispositif.

40. Le harcèlement.

Son objet est non d'arrêter (les moyens étant insuffisants), mais de ralentir l'ennemi, de le désorganiser et aussi de le tromper sur le tracé de la position principale. On l'atteint en ouvrant le feu à grande distance et par conséquent frontalement. Ce genre de tir entraîne un repérage relativement rapide des sources de feu par l'ennemi, d'où nécessité :

— d'agir par *surprise* ; tirs soigneusement préparés permettant de déclencher de *brèves* rafales, *précises*, tantôt ci, tantôt là ; *croquis de tir*, contenant des points de repère — les débouchés probables de l'ennemi — et les hausses,

mesurées au télémètre ou obtenues par réglage du tir¹.

— de disposer de *positions de rechange* et de chemine-
ments défilés pour les occuper ;

— de *disparaître* sans être vu pour surprendre à nouveau
ailleurs ;

— de connaître l'*axe de retraite*, l'*endroit où se rendre* et
le *moment* de se décrocher définitivement.

Les armes destinées au tir d'arrêt (l'art. incluse) ne
peuvent être engagées pour participer au harcèlement, que
de positions de rechange (S.C. 290).

Les armes poussées en avant, avec mission de harceler,
ne peuvent en aucun cas être récupérées pour le tir d'arrêt
en 1^{er} échelon.

41. Moyens de réaliser la surprise et la souplesse.

Résister ne signifie pas attendre passivement les coups.
« Seule une défense active fournit des données sur l'assail-
lant » et permet de « s'adapter à la situation, telle qu'elle
se présente, pour mieux la dominer ».

Empêcher l'ennemi de reconnaître facilement le tracé du
front d'arrêt, tel sera le premier but visé. Mais c'est inlas-
sablement qu'il faudra s'ingénier à surprendre l'assaillant
et à le désorienter.

Le *camouflage* des lieux de séjour, des ouvrages et des
cheminements contre les vues terrestres et aériennes sera
poussé à fond ; pas un coureur ne devrait être repéré.

On ne négligera ni les *positions de rechange*, ni les *ouvrages
simulés*.

Par le *tracé irrégulier* du front d'arrêt, on créera des
poches, aux fins d'attirer l'ennemi et de l'y anéantir. Les
éléments avancés utiliseront un procédé identique, en s'ac-

¹ Des Boers s'exercèrent au tir contre les pentes que devaient des-
cendre leurs adversaires et marquèrent, par de la sciure, des tas de cailloux,
des arbres entaillés, ébranchés ou abattus, les endroits où ils devaient
changer la hausse.

crochant solidement à certains points, au lieu de s'éparpiller.

Le *plan de feux* devra être particulièrement souple et favoriser le jeu des tirs (S.C. 289). L'inf. n'entrera souvent en action qu'avec ses mousquetons ou ses armes automatiques tirant coup par coup.

Certains points de la défense ne révéleront leur force ou leur faiblesse qu'à l'épreuve de l'attaque. Il faudra savoir s'adapter et — grâce à une *liaison* que le défenseur serait impardonnable de ne pas avoir organisée à fond¹ — préparer le *jeu des réserves*.

L'*irruption de l'assaillant* ne doit pas surprendre le défenseur. En aucun cas les troupes du 1^{er} échelon qui avoisinent ce point d'irruption ne doivent se laisser ébranler. De la fermeté avec laquelle elles se cramponneront au terrain dépendra la possibilité d'intervention des réserves.

L'*initiative des subordonnés* contribuera dans une large mesure à réaliser la surprise et la souplesse du système défensif. L'intervention des échelons supérieurs sera conditionnée par les renseignements qui leur parviendront et par un *réseau d'observation* particulièrement soigné.

42. Le contre-assaut.

Celui qui l'exécute renonce aux avantages du terrain pour se mesurer, poitrine découverte, avec l'assaillant. Il en faut donc réduire l'emploi aux portions du terrain qu'il est indispensable de récupérer (p. ex. observatoires dont on a besoin ou que l'on ne peut pas laisser aux mains de l'ennemi). Pour réussir, le contre-assaut doit être limité en portée, être protégé sur les flancs et allier le feu qui arrête au mouvement qui exploite.

¹ Tout chef d'un nid — même s'il n'y a qu'une arme automatique — doit aller *personnellement* (et d'abord à droite) prendre liaison avec les éléments qui l'entourent immédiatement. Chefs sct. et cdt. cp. s'assureront de la chose et agiront de même à l'égard de leurs voisins. En cours d'action, cette liaison doit être vérifiée, de temps à autre, par des agents.

43. Travaux de campagne.

Ils sont destinés, aussi bien à l'attaque que dans la défense, à *protéger contre les vues* (masques ou camouflage) et *contre les coups* (couverts, nids, tranchées, boyaux, abris), à *retarder l'ennemi* (obstacles en fil de fer, barricades, champs de mines, inondations) et à le *tromper* (ouvrages simulés).

Tout ouvrage qui n'est pas correctement exécuté nuit à celui qui a vainement sacrifié son temps et ses forces ; il favorise l'ennemi ¹.

A. MASQUES.

De même que l'on recherche des *cheminements défilés* pour se mouvoir, on s'efforce de trouver un *masque* ou de construire un *camouflage*, pour observer, tirer ou travailler sans être vu. Un camouflage qui ne cadre pas avec le milieu ambiant attire l'attention de l'ennemi qui est sur terre ou dans les airs (voir Instr. sur le camouflage). Un camouflage tardif est inopérant.

B. COUVERTS.

Dans les écoles de recrues on exécute des *tirs de démonstration* pour prouver aux hommes qu'un masque n'est pas un couvert et que, pour deux raisons, il devient dangereux, *dès que l'ennemi l'a repéré et tire dessus* :

1° il offre un point à viser généralement plus facile, mais surtout

2° il fait dévier les balles qui, frappant de biais, occasionnent des blessures beaucoup plus dangereuses.

L'homme au combat doit éviter de se laisser attirer par des tas de foin, de paille, ou de fumier (infection), des arbres et des haies, *à moins qu'il n'ait eu le temps de les*

¹ *Mettre en valeur le terrain* exige un tour de main dont l'apprentissage, à la guerre, serait trop coûteux. L'homme doit avoir, dans chaque service, l'occasion d'aménager un couvert qui soit non un tire-l'œil, mais une protection. Lui faire tout au moins décrire le travail exigé par la situation tactique, mais interdit par les circonstances.

transformer en couverts. Eviter aussi que *collectivement* l'on ne s'entasse derrière des *nids à projectile d'artillerie*, tels que maisons isolées, hameaux ou petits bois, carrefours, crêtes ou ravins faciles à repérer. Ces points d'attraction du temps de paix permettent, déjà à grande distance, de juger avec quel sérieux telle cp. a été préparée à la guerre.

a) Un *nid d'arme automatique* doit, pour offrir un couvert utile, répondre aux conditions suivantes, qui seront *vérifiées* par un officier :

— l'arme doit pouvoir battre aisément, en largeur et en hauteur, toute la portion de terrain qui lui a été attribuée et *nettement délimitée* dans une consigne écrite ;

— la masse couvrante doit être bien orientée par rapport à la direction de l'ennemi, qui n'est pas toujours la direction du tir (cas du tir oblique et du tir en flanquement que l'on recherche toujours) ;

— la masse couvrante doit offrir, vers l'ennemi, une largeur de 1 ½ m. à la partie supérieure, à moins que l'on n'ait pu la renforcer à l'intérieur, par de gros blocs de pierre ou des troncs d'arbre ; elle s'élèvera le moins possible au-dessus du sol et parfois ne le dépassera pas ¹ ;

— le personnel doit être plaqué contre la masse couvrante, le tireur en particulier, ce qui l'oblige à pousser toute la longueur du canon (et pas seulement l'embouchure), dans le créneau ; ceci est nécessaire pour échapper aux trajectoires fichantes des tirs lointains (mitr.), des lance-mines et des lance-grenades ;

— pour le même motif, le personnel ne doit pas être couché, mais à genou, voire debout, ce qui diminue la surface du nid ;

— ne contenir que 3 à 4 hommes (pour diminuer la vulnérabilité aux obus et aux bombes), mais guère moins : « il n'est pas bon que l'homme soit seul » (gén. Barrard) ;

¹ La terre provenant de la fouille, transportée ailleurs, sera alors utilisée pour des ouvrages simulés (voir D) ou cachée et, dans l'impossibilité de le faire, disposée comme du fumier, p. ex., en un gros ou plusieurs petits tas.

— être protégé, sur les côtés, par 50 cm. de masse couvrante, contre les éclats des projectiles et, à dos, par 1 m., contre les projectiles de nos armes automatiques postées en second échelon ;

— pour les cas de tir oblique (30° env.) et surtout de tir en flanquement, un masque doit prolonger le canon, sur 1½ m., pour céler la lueur (songer à l'aube et à la nuit !);

— être camouflé soigneusement, dès les premiers coups de pioche, contre les vues terrestres et aériennes.

b) Le *procédé de travail* le plus simple consiste à :

— déterminer et jalonner l'emplacement de l'arme automatique, en visant au ras du sol ;

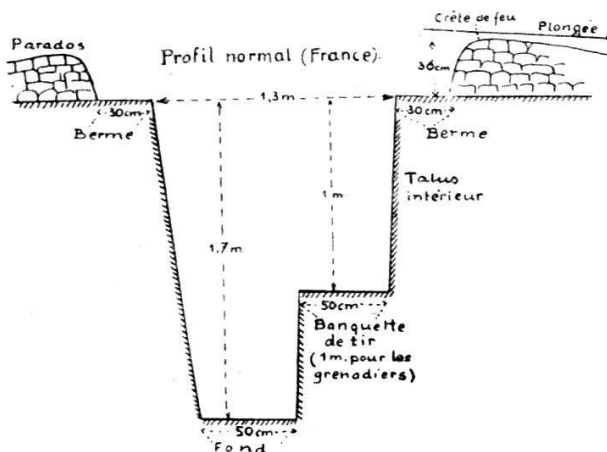
— placer le personnel à genou, à son poste de combat, et tracer le contour de l'équipe, en laissant le canon en dehors de ce tracé, qui représente le *fond* de la fouille ;

— pour obtenir la *surface* et aussi la pente voulues, tracer une parallèle de 30/40 cm. en dehors du contour précédent ;

— tracer ensuite la limite extérieure de la masse couvrante ;

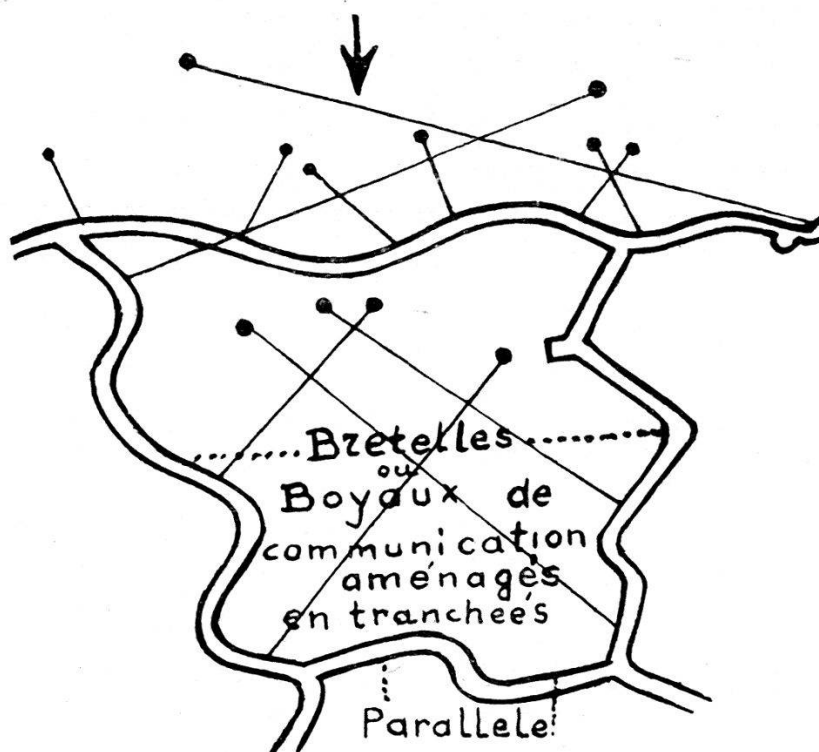
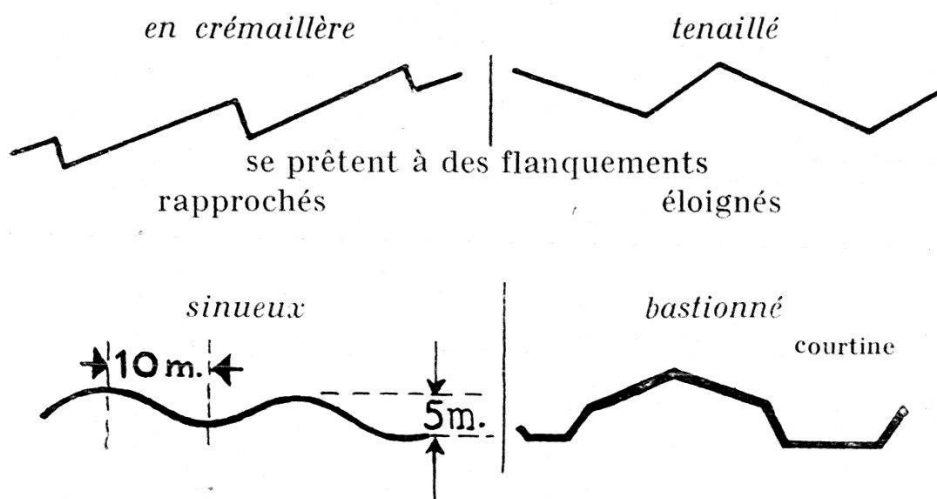
— creuser, en ménageant la plate-forme ou l'appui nécessaire à l'arme ;

— se procurer ailleurs, à des endroits qui ne trahissent pas l'emplacement, la terre et les mottes que la fouille ne peut pas fournir. Susciter l'émulation. Concours.



c) *Profil normal d'une tranchée.*

Dans un terrain propice aux attaques par engins blindés, on peut réduire la largeur de la tranchée à 70-80 cm.

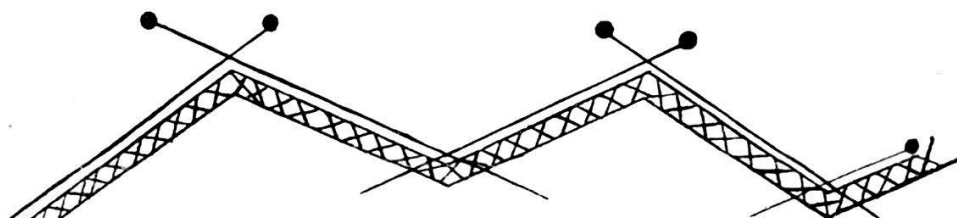
d) *Système de tranchées.*e) *Types de tracés.*

C. OBSTACLES.

Le but d'un obstacle est d'immobiliser l'adversaire sous un feu efficace : **tout obstacle qui ne peut être battu par le feu est donc sans valeur.** De nuit, des guetteurs, installés dans des nids, surveillent l'obstacle.

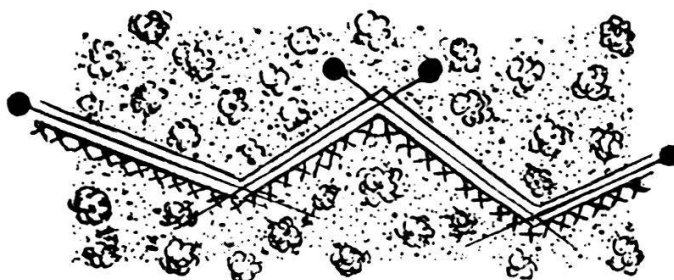
L'obstacle ne doit pas pouvoir être évité, ni (à moins qu'il ne s'agisse d'une ruse) repéré de loin.

Il longe généralement les trajectoires des armes automatiques, ce qui détermine son tracé en dent de



scie. Il peut être constitué soit par un réseau de fils de fer barbelés, soit par des abatis.

En forêt on peut utiliser des chemins ou déboiser *faiblement* (se méfier des avions) des couloirs, flanqués par des armes

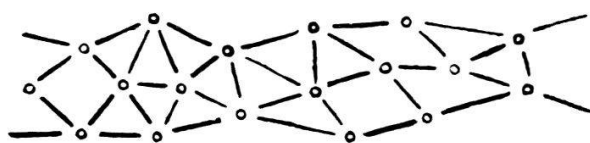


automatiques, et dont les arbres du bord intérieur sont reliés par du fil de fer barbelé.

Dans nos pâturages, on trouvera beaucoup de « barbelés » qui permettront de plaquer contre le sol, dissimulés dans

l'herbe, des *trébuchements* très efficaces.

(Sentinelles et postes sof. utiliseront souvent avec profit un



simple fil avertisseur — ce peut être une ficelle ou une corde, — tendu à une cinquantaine de mètres et muni d'une clochette.)¹

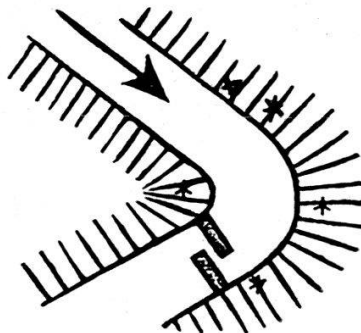
Obstacles *contre chars*, voir brochure spéciale. Inondations, pour mémoire.

¹ A notre avis, les recrues d'infanterie, leurs cadres pour le moins, doivent être exercés à la construction d'obstacles en « barbelé » et de trébuchements.

Les *barricades* sur route doivent être établies à un endroit où le véhicule :

- doit se casser le nez dessus ;
- ne peut pas se dérober latéralement ;

— est dominé par des lanceurs de grenades, échelonnés dans la direction de l'ennemi *, pour atteindre le plus de véhicules possible. Suivant le cas, on ménage un passage en chicane.



D. OUVRAGES SIMULÉS.

Ils ont pour but de tromper l'ennemi, de l'amener à gaspiller son feu, ailleurs que sur les points réellement occupés, que l'on protège de la sorte. Conditions de réussite :

— être entrepris en même temps que les autres ouvrages, de façon à donner le change aux investigations terrestres et aériennes ;

— être rationnellement placés et construits ; ils doivent pouvoir être momentanément occupés ;

— se projeter, si possible, sur un ouvrage réel que l'on veut protéger, mais alors suffisamment loin, en arrière, pour que les projectiles que le faux ouvrage doit attirer n'atteignent pas le vrai ; les endroits d'où l'on a enlevé des mottes ou de la terre, pour compléter l'ouvrage réel, se prêtent parfois à la transformation en ouvrage simulé.

Lorsqu'il dispose du temps nécessaire, le haut commandement peut faire exécuter des points d'appui, voire des positions entièrement fictifs.

CHAPITRE VIII

La retraite

44. La rupture du combat.

Moment critique. C'est de nuit qu'elle s'opère le plus facilement. S'efforcer, même par des retours offensifs, de tenir jusque-là.

45. Combat en retraite.

Il y a combat lorsque l'ennemi impose la retraite. Seule la résistance acharnée, même des nids les plus petits, empêche que l'irruption ennemie ne provoque la panique. Dans toutes les guerres, des officiers durent intervenir, le pistolet au poing, pour empêcher la fuite de troupes dont le moral était brisé.

On compense l'échec d'un voisin par un succès dans son propre secteur (S.C. 300).

Tous les moyens de feu doivent être mis en œuvre pour permettre aux éléments de 1^{er} échelon de se décrocher, sans trop de pertes, aux fins de filtrer à travers un 2^e échelon, composé généralement de mitr. et des réserves. Les officiers rameutent tous les isolés, même si ceux-ci ne font pas partie de leur subdivision.

En principe un même échelon ne doit pas combattre deux fois de suite, il doit préalablement avoir été protégé par un autre que, à son tour, il pourra recueillir.

C'est le cdt. cp. qui ordonne : — le moment de se décrocher — l'emplacement de l'échelon de repli — l'axe de retraite de chaque sct. — l'endroit où elle doit se rendre et — l'attitude qu'elle doit y observer. Il désigne les patr. d'exploration chargées de garder le contact.

46. Manœuvre en retraite.

Lorsque la retraite est volontaire, il y a *manœuvre en retraite*. Les mesures prises par le cdt. cp. sont identiques. Mais le décrochage doit rester inaperçu de l'ennemi. Il sera parfois précédé d'une contre-offensive destinée à tromper l'adversaire. Des éléments, *très actifs*, seront laissés au contact.

Une cp. installée sur une *position de repli* doit poster en avant de petites patrouilles fixes, chargées de diriger ceux qui retraitent (pour dégager le champ de tir) et de servir de sonnettes d'alarme.

Les *points (de contact, S.C. 307)*, d'où l'ennemi pourrait menacer un flanc ou couper la retraite, doivent être défendus à outrance.

La *manœuvre en retraite de troupes de couverture* (S.C. 304) débutera si possible par l'occupation frontale de coupures naturelles du sol. L'envahisseur sera contraint, par des destructions, des tirs de harcèlement et des patrouilles de chasse, à un vaste déploiement. On se dérobera à l'attaque, pour recommencer ailleurs, sur des emplacements et par des cheminements déterminés d'avance. Si l'on a devant soi des éléments motorisés, il sera souvent avantageux de les attaquer de nuit.

CHAPITRE IX

Opérations diverses

47. Opérations de nuit.

Nous devons savoir tirer parti de la nuit, ne serait-ce que pour parer à l'usage toujours plus fréquent que nos voisins en font pour se mouvoir ou préparer leurs attaques.

Derrière le rideau de la nuit bornant les vues adverses, les troupes marchent, se groupent, se réorganisent, reçoivent des renforts, effectuent les relèves, le ravitaillement et les évacuations, parachèvent les travaux de défense, mais n'osent pas se livrer à des attaques de grand style. Car si les nuits sombres sont plus favorables à l'assaillant qu'au défenseur, si la surprise y multiplie ses effets démoralisants, l'expérience a prouvé qu'une attaque de nuit peut bien être préparée et déclenchée, mais non pas conduite.

On ne se livre qu'à des opérations locales, ayant le caractère d'un coup de main et visant :

- à compléter un succès, en s'emparant d'un point important ou d'une résistance isolée ;
- à vérifier ou reprendre le contact ;
- à surprendre des engins blindés ou un adversaire que l'on a des raisons de croire démoralisé et mal gardé ;
- en guerre de chasse, à harceler des colonnes ou des troupes au stationnement.

Les conditions de réussite sont :

- des *préparatifs secrets* (reconnaissance et jalonnement du terrain, mise en place des troupes pourvues de *guides* et de *signes de reconnaissance*) ;

— des *axes de direction* faciles à suivre, méticuleusement déterminés de jour et, pour éviter le mélange néfaste des éléments, ne convergeant pas (routes, ruisseaux, lignes tf. ou à haute tension, lisières de forêt, bas-fonds ou crêtes bien orientées) ;

— une *exécution rapide et silencieuse* pour réaliser la surprise, par petites colonnes (France), avec intervalles et distances très réduits, gardant la liaison à la vue : le risque de s'entre-tuer étant grand, on aborde l'adversaire à la baïonnette, sans répondre à son feu.

Le défenseur devra son salut :

— à sa *vigilance* (sentinelles doubles, fréquemment revisées par des rondes d'officier — à chaque arme automatique, un tireur éveillé — une partie de l'effectif éveillé, armes en mains — patrouilles — fusées éclairantes — occupation de la position avant l'aube) ;

— à un réseau de *feux* minutieusement *repérés* et plaqués si possible devant des obstacles ;

— à un *échelonnement* judicieux ;

— à son *sang-froid* qui permettra d'éviter les tiraileries dangereuses et de contre-assaillir.

La nuit est le meilleur moment pour *rompre le combat* et se décrocher.

Elle est surtout utilisée pour *préparer une attaque devant se déclencher à l'aube*. Le défenseur y pare par une *exploration* persévérante et hardie, en renforçant son *terrain*, en *occupant* ses positions, tant d'avant-postes que de combat, *avant l'aube* et en déclenchant des *tirs de contre-préparation*.

48. Combats de forêt et de localité.

Les *forêts* n'offrent que des *masques*. Les *localités construites en pierre* y ajoutent des *abris* à l'épreuve des projectiles de l'artillerie légère et, dans une certaine mesure, de l'artillerie lourde de campagne. « Seuls, l'incendie et les gaz peuvent contraindre le défenseur à les évacuer »

(Lt. Col. Desré). Même en ruines — surtout si l'on sait tirer parti de leurs caves voûtées, — elles pourront former des points d'appui, ossature solide du front d'arrêt ou piliers propres à rompre le courant d'une offensive.

Bois et localités *attirent l'assaillant* et, à défaut d'une reconnaissance soignée, *engloutissent les effectifs* du défenseur. Autre inconvénient : les *lisières*, facilement repérables, favorisent le réglage et par conséquent, l'effet des tirs de l'art. adverse (obus toxiques, incendiaires et fumigènes).

Boqueteaux, hameaux et maisons isolées exercent une attraction aussi dangereuse pour l'assaillant que pour le défenseur, lequel se bornera souvent à interdire l'accès de ces nids à projectiles par des feux croisés.

En cas d'*attaque par engins blindés*, villages et bois, leurs issues frontales et latérales sérieusement barrées, constitueront des obstacles absolus. Ceux qui seront organisés en saillant ou en avant du front d'arrêt serviront à canaliser les véhicules vers des armes antichars ou des champs de mines.

En principe, la **défense d'un village**, incorporé dans le front d'arrêt ou devant être tenu, s'échelonne vers l'arrière.

Des *éléments fixes* sont groupés en *îlots de résistance* ceinturés d'obstacles et faisant front tout autour. Chaque îlot forme un *réduit* pourvu d'eau, de vivres et de munitions. Les maisons qui le composent sont reliées par des communications percées au besoin dans les murs. Les armes automatiques dont la portée est limitée tirent à ras le sol, mousquetons et grenades sont actionnés des étages.

Des *éléments mobiles* sont chargés de contre-assaillir, dans les intervalles, pour récupérer les lisières.

La défense comporte généralement :

— un *1^{er} échelon* chargé de tenir la lisière frontale (avec le concours de Lm. et d'art.) et, comme d'une caponnière, de flanquer vers la droite et vers la gauche (mitr. et can. inf.) ;

— un 2^e échelon, à l'intérieur, vers les nœuds de communication, ponts ou constructions massives, chargé de contenir l'assaillant pour permettre au 1^{er} ou au 3^e échelon de le rejeter ;

— un 3^e échelon, hors de la localité, destiné dès le début à couvrir les lisières extérieures par des flanquements (mitr. et can. inf.), à barrer le débouché de l'ennemi vers l'arrière, le cas échéant à récupérer la position.

La **défense d'un bois de faible étendue** est sensiblement analogue à celle d'une localité, elle s'échelonne aussi. Mais l'action des gaz, déversés par avions, se maintiendra plus longuement, jusqu'à rendre le séjour insupportable dans le bois, et sa lisière sera beaucoup plus tôt intenable.

Tant que l'artillerie n'entre pas en jeu — donc dans la première phase d'un engagement, — *nos forêts* permettent la plupart du temps d'organiser des croisements de feux d'armes automatiques postées en retrait de la lisière (jusqu'à une centaine de mètres) : il suffit de scier quelques branches ou quelques arbres et parfois de surélever légèrement les pièces. Si c'est impossible, et pour autant qu'une attaque de chars n'est pas à redouter, les positions de feu seront choisies en avant de la lisière du bois ou du village, ce sera la meilleure des protections contre les projectiles fumigènes ou autres.

Le masque offert par le bois facilite le ravitaillement, le jeu des réserves (contre-assauts) et la retraite. Ces avantages assureront souvent le succès d'*éléments avancés*, installés à la lisière ou en avant, pour y remplir une mission retardatrice. Mais une *résistance de longue durée* n'est possible qu'à l'intérieur. Le 1^{er} et le 3^e échelon joueront le même rôle que pour la défense d'un village. Le 2^e échelon constituera le front d'arrêt, caractérisé par une tranchée au tracé irrégulier, formant nasse par endroit, propre à rompre la cohésion de l'attaque et à attirer l'assaillant sous les feux croisés d'armes automatiques. Celles-ci longeront

des obstacles, en barbelé et en abatis, dont il sera fait un abondant usage (voir 43, c). Des bretelles relieront la tranchée aux points d'appuis organisés par les réserves, dont l'intervention par contre-assauts sera soigneusement réglée.

Dans une **forêt de grande étendue**, la **défense**, essentiellement mobile, sera fondée sur des réduits fermés barrant, à l'intérieur, les chemins et les layons sur lesquels s'enchevêtrèrent des abatis.

Français et Allemands recommandent à l'**attaquant**, exposé à perdre facilement direction et liaison, d'échelonner, *sous bois*, de petites colonnes en largeur et en profondeur, comme aussi de se préoccuper de la liaison de tous côtés¹. L'ennemi surpris ou débordé est attaqué à la baïonnette. Dans les *localités*, les Français préconisent deux échelons : l'un nettoyant systématiquement maison par maison, l'autre cherchant à s'infiltrer le plus rapidement possible jusqu'à la lisière opposée, qui, dans tous les cas sera organisée défensivement et, au cours de l'avance ultérieure, pourvue souvent d'une garnison provisoire.

Les **rencontres sous bois** mettent à l'épreuve l'énergie des cadres. Pour se prémunir contre la panique, on aura recours à des *guides du pays* et l'on s'efforcera de la semer chez l'adversaire, par l'action extrêmement efficace de patrouilles de chasse.

49. Opérations en montagne.

Les **communications** jouent un rôle primordial. Atteindre celles de l'ennemi, généralement par des mouvements tournants, défendre les siennes propres, toute la tactique de montagne est guidée par ces deux principes d'action.

¹ Exemple de formation carrée pour une cp. : en 1^{er} échelon, deux sct. en colonne de marche, deux à trois pas entre les files, une cinquantaine de pas entre les sct. Le groupe de tête de chaque sct., déployé en tirailleurs (deux à trois pas d'intervalle), couvre la marche à une cinquantaine de pas ; en 2^e échelon, la sct. cdmt. et la 3^e sct.

Le **terrain** tend à fragmenter les opérations et à localiser les combats. On n'y a pas la latitude de se déplacer dans toutes les directions. Il donne la ligne à occuper par le défenseur et permet à l'assaillant de la connaître. Inversement celui-ci est lié à des cheminements que le défenseur peut déterminer. La marge de l'inconnu est donc réduite. On combat autour de certains axes. Le plan des deux adversaires est généralement fondé sur la réponse à la question : Par où peut-on passer ?

Des vues lointaines favorisent **la surprise** par le feu dont les effets sont souvent désastreux, étant donné l'impossibilité fréquente de quitter les chemins. De petits détachements opérant avec hardiesse peuvent obtenir des résultats remarquables, sinon décisifs, surtout s'ils utilisent des escarpements et des régions réputés infranchissables : *c'est par ces terrains-là que l'on est surpris.*

L'**exploration** est lente à se mouvoir et à renseigner. En haute montagne et dans les régions enneigées, elle exige des spécialistes. Des moyens de *signalisation optique* multiplient et parfois conditionnent son rendement. Il faut « développer au maximum l'instruction des transmissions et en particulier de la *signalisation* optique à bras, dans les plus petites unités » (Cdt. Bethouart).

L'**observation** est susceptible de donner d'excellents résultats, si elle est organisée en largeur (vues croisées), en profondeur et en hauteur. « Chaque échelon a ses observateurs, même le plus petit. L'instruction des observateurs est une des plus délicates et des plus difficiles. Sans elle une troupe est à moitié aveugle » (Cdt. Bethouart).

La mise en place de **la sûreté** est lente, car celle-ci, doit prendre pied sur les crêtes ou tout au moins sur les points dominants, d'où l'ennemi pourrait tirer. En marche, on fera un usage fréquent de *flanc-gardes fixes* et de *détachements allégés* lancés loin en avant, sur les crêtes latérales ou frontales. Pour ces éléments, la *vitesse prime toutes les considérations de sécurité*. Au stationnement, la *sûreté*

rapprochée sera particulièrement soignée et l'on poussera des *éléments de surveillance au loin*, sur les voies d'accès.

Artillerie, chars, gaz et moyens fumigènes joueront un rôle effacé. Les bas-fonds se prêtent cependant à être très efficacement gazés et fumigés. Le *génie* sera très utile pour édifier ou détruire des voies de communication.

Mais c'est l'*infanterie* qui portera tout le poids de la lutte. Le terrain exige et autorise beaucoup d'initiative de la part de ses cadres. Les *troupes non acclimatées* y sont soumises à de dures épreuves. Il ne permet une vitesse relative qu'à des *détachements allégés* ; par endroits, il interdit tout déplacement sauf peut-être aux éléments spécialisés (varappeurs, skieurs).

L'**attaque** aura lieu fréquemment *avant l'aube* ou par le *brouillard*. Quelles que soient les pertes occasionnées par une attaque dans l'obscurité, elles ne seront jamais aussi élevées que celles qui résulteraient d'une *attaque frontale* en plein jour. Cette dernière sera exceptionnelle, à moins que le défenseur n'ait à sa disposition qu'une position sans profondeur, exposée aux vues et aux coups d'un assaillant pourvu de puissants moyens de feu.

Le terrain est plus avantageux à l'assaillant qu'au défenseur. Il facilite l'étude des cheminements et du jalonnement de l'attaque, remédiant ainsi aux difficultés de direction qui, ailleurs, paralysent les actions de nuit. Un succès local, obtenu peu avant le jour, peut assurer la réussite d'une exploitation plus élargie, entreprise tôt après. La lenteur de déplacement des *réserves* oblige à fixer *a priori* le point d'effort principal, mais le plus souvent, l'assaillant recherche la manœuvre par débordement. L'*approche*, même à grande distance en terrain difficile, s'effectue normalement en colonnes de tirailleurs.

La **défense** établit sa résistance principale tantôt à travers une vallée, tantôt le long d'une crête. La lenteur des mouvements et l'insécurité des cheminements oblige le défenseur à constituer des *dépôts de munitions, d'eau et de*

vivres, ce qui conduit à l'organisation de nids et de points d'appui.

Le BARRAGE DE VALLÉE prend la forme d'un V, dont la partie inférieure forme une nasse dans le fond de la vallée, tandis que les deux branches s'étirent vers les hauteurs. Si elles ne peuvent s'y appuyer à des obstacles infranchissables, on y établit des points d'appui fermés de tous côtés. Les *réserves* sont postées vers le haut de chaque versant, ce qui leur offre les possibilités de se déplacer rapidement et de menacer le flanc de l'assaillant. Nulle part, plus qu'en montagne, il n'est indispensable de fixer à priori la portée exacte d'un *contre-assaut*, faute de quoi la troupe qui l'a entrepris risque d'être écrasée, en fin de mission, par les feux adverses.

Le BARRAGE DE FAÎTE offre des vues étendues, mais il est aussi exposé à celles de l'ennemi. Ses formes sont diverses.

Une *position en cordon*, longeant une crête très étroite, est à la merci de coups de main. Toutefois, la guerre d'Espagne vient de prouver à nouveau que de petits postes, bien approvisionnés, souffrent très peu du feu d'artillerie, difficile à diriger.

Une *position de versant* permet d'étager les sources de feu et de les masquer aux vues frontales, sans toutefois leur offrir de grands champs de tir (voir 22 H).

Une *position en contre-pente* cède la crête à l'assaillant, mais elle facilite sa reprise par des contre-assauts. On ne peut l'aménager que si le versant arrière n'est pas trop raide. Des obstacles en barbelé, soustraits à l'action de patrouilles de destruction, renforcent considérablement la résistance.

La *position en toit*, englobant les deux pentes, est la meilleure. Sa profondeur favorise l'établissement du réseau de feux et le jeu des réserves.

Dans les barrages de faîte, l'impossibilité de déplacer rapidement les *réserves*, oblige à les fractionner et à les

placer près de la crête. La *profondeur de la position* sera recherchée *vers l'avant*.

On évite d'occuper les points, dont on peut prévoir qu'ils seront des *nids à projectiles*. Pour parer à une *attaque de nuit*, un solide collier de sûreté, chargé de déclencher les tirs repérés, doit être prévu.

Le HARCÈLEMENT est relativement aisé et très rémunérateur. On empêche le plus longtemps possible, par le feu, l'utilisation des cheminements faciles, en particulier des routes. Le terrain favorise d'autre part la tâche d'*éléments retardateurs* qui pourront être poussés très loin. Le nôtre offre aux *patrouilles de chasse* de nombreuses possibilités d'action sur les arrières de l'envahisseur.

La **retraite** est, en montagne, une opération particulièrement délicate.

L'abandon, en plein jour d'une position de faite, risque de tourner en catastrophe : une rupture du front ne la justifie pas. Il faut colmater, contre-assaillir, tenir jusqu'à la nuit. Si la retraite est imposée par une action menaçant les communications, cette action doit être arrêtée, sinon ralentie, par les réserves mobiles du haut commandement et paralysée, sur ses arrières, par des entreprises de chasse.

Le long d'une vallée, de petits détachements se retirent par les hauts, conjuguant leur action de flanc avec l'arrière-garde qui opère à cheval sur le thalweg, et doit parer, le cas échéant, à une poursuite par engins blindés.

Des *plans de jeux d'interdiction* et des *plans de destructions* soigneusement mis au point facilitent la retraite et permettent souvent, avec le concours d'embuscades, préparées ou occasionnelles, et d'actions de chasse, de faire d'une retraite volontaire une opération fructueuse.

(Fin ¹.)

¹ Les *annexes* IV et V seront publiées dans le numéro 1 en 1938.